

LES ÉGLISES PIÉVANES DE CORSE
DE L'ÉPOQUE ROMAINE
AU MOYEN-AGE

XVII - LA PIÉVANIE D'OSTRICONE
XVIII - LA PIÉVANIE D'AMPUGNANI

publié dans les cahiers CORSICA
de la Fédération d'Associations et Groupements pour les études Corses (F.A.G.E.C.)
par l'Association ADAHC avec le concours de l'Assemblée de Corse

CAHIER CORSICA 158-159
BASTIA 1993

PIECE ANNEXE I

L'expulsion du serpent : légendes, mythes et rituels, par Robert Castellana, ethnologue.

(Extrait d'une enquête effectuée pour le compte du Musée de la Corse)

Comme l'archéologie, l'ethnologie étudie les vestiges du passé. Son approche est toutefois différente. Elle recherche à travers les légendes et les rituels, les survivances d'un antique système de croyances, dont la tradition orale est l'un des principaux dépositaires. Le « matériau » de l'ethnologie diffère radicalement, de par sa nature, de celui qu'étudient les archéologues. Si l'on y retrouve des phénomènes d'emprunt, de diffusion et de contact, il possède sa propre logique, qui est celle du récit. Ainsi l'ethnologie s'apparente-t-elle à la critique littéraire. Par la méthode comparative, sur un corpus devenu de nos jours conséquent, l'ethnologue cherche à reconstituer les fragments épars d'une mythologie perdue. La légende corse de la Biscia semble relever d'une telle approche. Il en existerait, selon la tradition locale, une représentation sculptée, qui semble pourtant sans rapport avec l'histoire recueillie au 19^e siècle. Aussi examinera-t-on l'hypothèse de l'existence d'un récit plus vaste, dont on évoquera, en référence à d'autres versions du même thème, toutes les implications anthropologiques.

Recueillie dans la région d'Ostriconi, cette légende présente tous les caractères de ces récits de combat contre le dragon, dont le prototype est médiéval. On raconte comment le seigneur de San Colombano débarrassa la région d'un monstre qui y semait la terreur : « *Un animal appelé Biscia, ou serpent, de dimensions extraordinaires et d'une terrible férocité... avait établi son repaire à un mille environ du village, dans un marécage boisé... entre les eaux et des arbres au feuillage épais. Elle apparaissait sombre. On appelle cet endroit la Cannuta.* »(1). Le dragon médiéval vit généralement dans ces lieux marécageux, aux limites du terroir, d'où il sort parfois pour dévaster la contrée qui l'entoure. On en connaît nombre d'exemples, répartis sur une aire culturelle si vaste, qu'on peut affirmer être en présence d'un « invariant culturel ». Il est donc malaisé d'y discerner des filiations. Bien qu'on s'y soit essayé avec quelques résultats souvent décevants (2). Le combat contre le dragon appartient au patrimoine universel de l'humanité. Le terme de

Biscia est toutefois un mot italien, qui désigne dans cette langue un serpent inoffensif, la couleuvre. Aussi peut-on se demander si la légende corse, recueillie dans un manuscrit appartenant à une famille seigneuriale issue de la péninsule, n'aurait pas été « importée » sur l'île. Il existe effectivement en Italie un récit, où le dragon est appelé du même nom, dénomination peu fréquente dans le légendaire italien, ce qui pourrait attester d'une origine commune. Cette histoire recueillie dans la région de Novara, à Folsone, met en scène « le serpent de la Cestra », un monstre redouté, bien qu'il ne mesure pas plus d'une cinquantaine de centimètres, et que l'on décrit muni de quatre ailes et d'une crête rouge. Le monstre, dont la description rappelle celle du basilic médiéval, moitié serpent, moitié coq, apparaît l'été dans un lieu dit « Giavina della Biscia ». On craint son venin, mais on redoute autant sa seule vue, qui passe pour faire perdre la mémoire (3).

A l'image des premiers moines irlandais, grands spécialistes de l'exorcisme ophidien, le héros du conte corse porte curieusement le nom de la colombe : « *Les habitants de ce pays... sujets des Marquis de San Colombano... allèrent implorer leur protection.* » Il pourrait s'agir là d'un indice du caractère mythique du récit. Le serpent et la colombe représentent deux polarités radicalement opposées, l'un céleste, l'autre chthonienne, et leur association témoigne d'un grand universalisme, parfaitement intégrée par ailleurs au symbolisme chrétien (4).

Autre caractère typique de ce récit, il met en scène un cavalier, et comme c'est généralement le cas dans les versions « profanes » du thème, le héros est empoisonné par le sang du monstre : « *S'étant enfermé avec son cheval dans l'église de Sainte Marie, il fit sonner la cloche. Immédiatement la Biscia accourut... La lutte fut longue et acharnée... Ayant tué la Biscia, le Marquis ne prit pas garde au sang empoisonné de la bête dont son épée était couverte, il la toucha et en mourut.* »

La légende de l'Ostriconi relève par ailleurs d'une configuration chrétienne de l'espace sacré, caractéristique de ces mêmes récits médiévaux. Le

terroir y est défini comme l'espace placé sous la protection des cloches de l'église : « *Dès que la Biscia entendait les cloches de l'église, elle s'empressait d'y courir et de tuer toutes les personnes qu'elle y rencontrait.* » Les travaux de géographie mythique des folkloristes français ont bien mis en évidence cette structure concentrique du terroir (5). A ses limites se tiennent les sources sacrées, les friches stériles et les marécages, où vivent fées, monstres, et dragons. D'autres récits rapportent la présence de ces monstres du folklore, dans la même région de l'Ostriconi, où se trouvaient d'anciens ports, notamment celui de Piraghiola, menacé d'être enseveli sous le sable qu'apportaient les vents marins. Ses habitants accueillirent avec joie la venue d'un étranger qui leur proposa de faire jaillir de nouvelles sources en échange de la propriété de l'étang. Rompant le pacte un pêcheur tua le bienfaiteur. La terre s'ouvrit sous ses pieds, tandis que surgissait un monstre apocalyptique, une hydre géante à trois têtes munies de langues fourchues et phosphorescentes. L'étang poissonneux devint un marécage maudit, aujourd'hui nommé le Chaudron. Quant au village de Piraghiola, il aurait disparu frappé par la foudre (6). Il pourrait bien s'agir là d'une même légende, dont se sont conservées, comme c'est souvent le cas, des versions différentes.

Il convient de noter aussi que le même terme de Biscia désigne la couleuvre en espagnol ; c'est aussi un terme du langage de l'architecture qui désigne un être semi-humain, semi-animal. On a souvent discuté pour savoir si le mot Biscia venait du latin Bestia.

Aussi peut-il être intéressant d'en examiner plus avant les caractéristiques, et tout d'abord celles du lieu que le récit d'Ostriconi définit comme l'espace central du terroir, l'église : « *Leurs églises sont encore, il est vrai, le principal dépôt des sépultures ; aussi quelques soins qu'ils prennent de les parer, et quoiqu'en général elles soient presque toutes belles et bien ornées, les étrangers sont repoussés par l'odeur cadavéreuse qui s'en exhale* » (7), s'indigne Gaudin qui visite la Corse au 18^e siècle. La présence d'une tombe au centre de l'église est un élément archaïque, dont attestent les premières fondations monastiques. Lors de l'installation des moines irlandais sur l'île d'Iona, un contemporain de Saint Columba nous rapporte qu'à sa demande l'un

de ses disciples s'offrit à Dieu et mourut sans délai. Columba bâtit alors son église sur sa sépulture (8), prenant possession du sol ainsi sacralisé, acte fondateur dont la dimension funéraire est bien celle généralement dévolue aux serpents et dragons des légendes médiévales. Le légendaire corse nous apprend ainsi que « *sur la route d'Isulacciu se trouve l'église... de Santa Lucia. On y jetait les morts dans l'arca, fosse commune fermée par deux trappes, une pour les femmes et les enfants, l'autre pour les hommes. Un jour il en sortit un énorme serpent, ce qui fit qu'on enterra depuis les morts dans le cimetière alentour.* » (9).

On peut donc affirmer que la légende corse présente toutes les caractéristiques des récits médiévaux de combat contre les dragons. Elle a fort probablement été introduite dans l'île par une famille désireuse d'illustrer par un exploit guerrier la noblesse de ses origines.

On peut toutefois se demander s'il n'existait pas auparavant un récit local, faisant état de l'existence d'un monstre, et peut-être même des conditions de son expulsion. Pour répondre à ce genre de questions il faut replacer le récit dans un contexte légendaire régional. Il s'agit ici du tarentisme, dont on sait qu'il a existé en Corse, où une araignée vient prendre la place du serpent venimeux. Les rituels du Tarentisme mettent de même en scène un esprit ancestral, dont l'expulsion ne fait pas appel à un héros, saint ou chevalier, mais à des rituels basés sur la musique et la danse, et qui se déroulent à l'époque des moissons (10).

Dans le cadre d'une « géographie mythique » du terroir, la légende corse de la Biscia présente une particularité qui pourrait nous fournir un premier indice. Le dragon s'y trouve à la fois au centre et à la périphérie du territoire, ce qui n'est pas sans évoquer l'araignée, dans la description que donne Pline de ses techniques de chasse : « *L'araignée se tient loin du centre... Quand même la proie serait prise à l'extrémité du filet, toujours elle accourt au centre.* » (11).

On retrouve par ailleurs, autour de l'espace des morts, plusieurs mentions relatives à un bestiaire « reptilien » aux connotations « agraires ». L'arca est ainsi mentionnée, dans un récit de la région de Moriani, dominée par une chapelle dédiée à san

Mamiliano, le saint qui exorcisa le dragon de l'île voisine de Monte-Cristo. C'est là la seule figuration d'un saint sauroctone que l'on connaisse en Corse, à l'exception de quelques représentations de l'Archange Michel, et le détail de la légende y fait tenir une place essentielle à la fourmi : « *Au temps où la Corse était encore sauvage, la tempête mena trois barques blanches sur les côtes de Padulella... En débarquèrent de petits animaux, une espèce de fourmis... qui avaient visage humain !... On fit un pacte : la plaine et le fleuve... furent donnés... aux étrangers.* » Du jour où le pacte fut rompu, la maladie noire, ainsi appelée à cause de la couleur que prenaient ses victimes, s'étendit à tout le pays : « *Un nuage empoisonné... s'accrocha aux pentes de Moriani... Chaque jour mourrait quelqu'un, atteint de douleurs terribles qui prenaient naissance aux genoux (calcagnu). Pour cela la maladie fut appelée la calcagnetta... Les malheureux qui se savaient condamnés se traînaient... au sommet où l'on voit aujourd'hui la chapelle de San Mamiliano. Il s'y trouvait l'arca. Et devant l'arca les moribonds attendaient leur heure. Lorsque l'un d'eux expirait, le plus proche lui donnait une poussée et il tombait dans l'arca.* » (12).

La fourmi passe en Corse pour un animal venimeux (13) : « *La Corse... n'a point de bêtes venimeuses, en dehors d'une araignée appelée Malmignatto, dont la piqûre cause un refroidissement subit des membres, et quelquefois la mort. On cite aussi une fourmi venimeuse d'Innafantato.* » (14). Il semble qu'on la confonde d'ailleurs avec l'araignée : « *Malmignattu ou Vermignattu désigne une fourmi dont la piqûre est dangereuse et que l'on exorcise par un charme.* » (15). Il s'agirait plus précisément d'une fourmi rouge et noire « *qu'on appelle aussi zinevra, quelquefois tarrenticu (tarentule).* » (16). Nombre de récits mentionnent des villages abandonnés suite à une invasion de ces bestioles : Seppula, où l'on évoque aussi l'abus de mariages consanguins, ou bien une vengeance de sorciers, Zucarellu, envahi à la suite du meurtre du curé par les habitants du village (17), ou encore Quarcioli, qui est justement un hameau de l'Ostriconi (18). La liste n'est point exhaustive. Ces invasions de fourmis semblent bien devoir être rattachées à ce même thème sauroctone, ou à sa version tarentique, aux connotations agraires affirmées : comme ailleurs l'invasion de serpents,

elles provoquaient l'intervention du prêtre, chargé d'exorciser le danger que ces « bestioles », fourmis et sauterelles, faisaient courir aux cultures (19). Ou encore celle des moines, qui à Omessa pratiquaient l'exorcisme des charançons, des sauterelles et des rats lorsqu'ils venaient quêter (20).

Une autre de ces « bestioles », la mouche, apparaît dans une chronique médiévale, dans des termes qui rappellent beaucoup la légende de Moriani. Orso Alamanno, le seigneur de Fretto, pratiquait le droit de cuissage, et l'un de ses sujets, répondant au nom de Piobetta, résolut de mettre fin à ce privilège. Il provoqua le seigneur en duel et le tua : « *Son corps fut enterré après avoir été l'objet des plus grands outrages... Au bout d'un an on alla ouvrir le tombeau d'Orso Alamanno pour voir s'il y avait quelque chose dedans (car on le prenait pour un vrai diable de l'enfer), et il sortit du tombeau une mouche, laquelle devint avec le temps si grosse qu'au bout de dix ans elle avait la taille d'un boeuf ; elle tuait tous ceux qui s'approchaient non seulement avec ses ongles cruels, mais encore avec son haleine fétide ; car la puanteur de son souffle était si infecte que, quand le vent la portait de quelque côté, elle desséchait jusqu'aux arbres.* » (21). On notera la similitude entre cette mouche géante et le portrait que donnent du basilic les bestiaires médiévaux : « *L'odeur qu'il exhale... fait crever les arbres.* » (22). De même les circonstances de la mort du héros rattachent plus généralement notre monstre à la famille des dragons, dont le sang est un poison redoutable : « *Piobetta... parvint... à tuer cette mouche... Mais ayant oublié de se frotter avec certaines liqueurs précieuses dont le médecin lui avait prescrit l'usage pendant une année entière, il mourut à son tour.* » (23).

Quelle signification accorder d'un point de vue anthropologique à ces récits dont relève la légende de la Biscia ? Et quelle place y tiendrait la représentation présumée du monstre, tenant une fleur dans la bouche, scène dont le caractère paisible et idyllique semble en contradiction avec un tableau d'ensemble marqué par la mort et la maladie, c'est-à-dire le venin du serpent ? Le dragon, représentant les bestioles et autres insectes nuisibles aux cultures, est expulsé cérémoniellement dans un lieu « sacré », à l'extérieur du village, où il meurt et renaît chaque année. Nombre de ces processions, dont la plus spectaculaire se pratique encore à Cocollo

dans le sud italien, nous ont été conservées à travers leur christianisation (24). Il faut voir là le reflet de l'ambivalence qui caractérise le personnage du serpent. Si le tableau d'ensemble de ses manifestations est dominé par la mort, son venin, il relève aussi d'un processus de régénération, aux dimensions cosmiques, qui lui vient de sa faculté de muer. La tradition chrétienne, où le serpent fut identifié au démon, n'a retenu que l'aspect maléfique du personnage. Frazer nous rapporte, dans une autre aire culturelle, mais toujours sur des îles, des récits faisant état d'un âge où les hommes possédaient comme les serpents le pouvoir de changer de peau, c'est-à-dire le secret de l'immortalité volé par le serpent (25). L'épopée de Gilgamesh évoque ce même secret de l'immortalité que le serpent déroba aux hommes. Il s'agit d'une plante, ce que confirme le récit grec de Tylos, qui mourut mordu au talon par un serpent. Sa soeur, à la vue du serpent ressuscitant l'un de ses congénères, grâce à une herbe qu'il déposa sur sa bouche, ramena ainsi son frère à la vie. De même, tandis qu'on veillait le corps de Glaucos, le fils de Minos, se reproduisit la scène décrite plus haut. On posa l'herbe sur le corps de Glaucos qui lui aussi ressuscita (26).

Faut-il voir là le sens de la scène représentée à Ostriconi ? Si la sculpture énigmatique se rapporte bien à un épisode perdu de la légende, on peut penser que la tradition a conservé des éléments d'un grand archaïsme, où le serpent possède la dimension bénéfique que lui connaissait encore le monde antique. Falcucci en attestait sur l'île à la fin du siècle précédent : « *Les serpents... vont et viennent dans les maisons, plus particulièrement dans les cuisines, où ils peuvent pénétrer facilement... Ce serpent s'appelle serpu casarecciu, et on ne peut le tuer... car une croyance superstitieuse estime que sa mort augurerait de celle du maître de maison.* » (27). Ambivalence et archaïsme qui caractérisent l'ensemble du légendaire tarentique. Les nombreux récits folkloriques relatifs aux monstres corses mériteraient d'être repris dans cette hypothèse, et sérieusement confrontés aux données de l'archéologie.

NOTES

(1) Malaspina, Ambroise. La Biscia meurtrière et les ruines d'Ostriconi, in *Revue de la Corse Historique et Littéraire*, 6, 10-11, Paris, 1920.

(2) Saxer, Victor. le dragon dans la littérature hagiographique latine. In *Drac. Catalogue de l'exposition. Nice. 1990* : Lamotte (P.) L'église romane de San Quilico, in *Corse Historique* 01.1953, pp. 31-34.

(3) Guida all'Italia leggendaria. misteriosa. insolite e fantastica, Milano. 1966-1967, 2 tomes.

(4) Levi Strauss (Histoire de Lynx. Paris. Plon. 1991 : p. 295) évoque l'importance de ce couple dans le légendaire américain. Les Bestiaires médiévaux mettent souvent en scène le serpent, ou la salamandre, menaçant une colombe réfugiée dans un arbre.

(5) Dontenville, Henri. *Mythologie de la France*, Paris, 1973.

(6) D'Angelis, Gaston. Don Giorgi. Guide de la Corse mystérieuse, Paris : Tchou, 1968.

(7) Gaudin, Abbé, *Voyage en Corse*. Paris. 1787 : pp 75-76.

(8) Dom Cabrol-Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*. Paris. 1924-1950 : VII. p 1431.

(9) Pocai, J.B., Valentini, M.D., *Légendes du Fiumorbu*, in *La Corse*, 07-04-1993.

(10) Gallini, C., *La danse de l'argia*, Paris, 1988.

(11) Plîne, h.n., XI. 83

(12) Carlotti, Dumenico. *Racconti e leggende di Cirnu Bello*, Livorno. 1930 : pp 129 sq.

(13) De Bradi, Lorenzi. *Veillées corses : Santa Lucia*, Paris, 1930 : p 28.

(14) Gregorovius, Ferdinand. *Corsica et Voyage en Corse*, in *Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse*, Bastia, 1883 : p 157

(15) Multedo, Roccu. Le « mazzèrisme » et le folklore magique de la Corse. Nice : Adhec, 1975 : p 28.

(16) Caisson Max, le four et l'araignée. Essai sur l'enfournement thérapeutique en Corse. in *Ethnologie Française*, VI. 3-4, France, 1976 : p 369.

(17) Desideri, Lucie, Tiervant, Claire. *Almanach de la Corse*, Paris, 1986.

(18) Orsini, Olivier, *Belgodère mon village*, Bastia, 1985, Sanmarcelli Ed. : p 72.

(19) *Contes populaires et légendes de Corse (anthologie)*, Paris, 1979 : p 293.

(20) Multedo 1975 : 26

(21) Giovanni Della Grossa, in *B.S.S.H.N.C.* 1888 : 147-149

(22) *Bestiaire du Moyen Age*, Paris : Stock Plus, 1980

(23) Giovanni Della Grossa, in *B.S.S.H.N.C.* 1888 : 147-149

(24) « San Domenico de Cocullo » in *Bel'Italia*, n° 37, Giorgio Mondadori Ed., Italie, 1989.

(25) Frazer, James Georges. *Le folklore dans l'ancien Testament*, Paris : Geuthner, 1924 : 17-19

(26) Graves, Robert, *Les mythes grecs*. Paris. 1967.

(27) Falcucci, F.D., *Vocabolario dei dialetti geografici e costumi della Corsica*, Livourne. 1890 : 325